

Ronan Foll

Siræŋ

roman

Bruit Blanc et ed. Orphine
6, rue du Pont de Lodi, Paris 6^e

© Bruit Blanc et ed. Orphine 2012
ISBN Digital : 978-2-919402-14-4
ISBN : 978-2-919402-04-5
www.bruitblanc.fr

Sommaire

1. Premier sous-sol	5
2. Les notes de M. Lebordier	35
3. Deuxième sous-sol	43
4. Tantale	51
5. D'un enfer physique	61
a) Comité d'accueil	61
b) L'Oasis	71
c) Hypogée	85
6. Siræn	99
7. Zerxeir	115
8. Vers un enfer psychique	121
Substernere	129
Nyctalope	131
Procaryotes	132
Grand Gnafron	134
Fantôme de moi	138
Ante agonie	140
La Mort en colère	142
Ah ! Ah !	143
Belle comme le mensonge	146
Cinquième âge	148
Les roses sombres (6 ^e âge)	150
Pans de nuit	154

1. Premier sous-sol

Un réveil pâteux. Une nuit grise passée à errer entre deux cauchemars. Il était 6 h 12 au plafond de notre chambre, et du goémon me collait au crâne. Sincèrement, je rêvais alors de raser entièrement cette tête, de mettre à jour son implantation en spirale. Enfin, j'y pensais, car ma femme elle, veillait au grain.

Dans l'immédiat, j'avais opté pour une sortie de lit rapide. Il me fallait absolument quitter la station horizontale, aller petit-déjeuner, m'inoculer l'Ibuprofène nécessaire à m'éloigner de ce désir brûlant d'être guillotiné sur le champ.

Cette migraine était épouvantable. Dans mes matins gluants, quand je somnolais encore, mon accoutumance à la verticale constituait déjà une épreuve. Je savais la douleur se déclencher comme une sentence dès que je tardais trop. Celle-ci, implacable, me privait systématiquement de grasse matinée. Cela devait avoir pour origine quelque blocage psychologique

lié à d'incessants sermons et conseils assénés tout au long d'une enfance protégée.

— Hm... Qu'est-ce que tu fais chéri ? se mit à marmonner ma femme.

— Rien, rendors-toi. Je vais juste boire un coup. Tu veux que je te ramène la bouteille ?

— Hm... soif ! obtins-je alors en guise de réponse.

Ce matin, décidé, je désirais courir. Oui, courir aux aurores, m'oxygéner les vaisseaux sanguins ; mais seul, ce n'était pas la joie, et, dans mon voisinage, je ne connaissais pas, à part un lointain copain vaguement motivé, de coureurs à appeler à six heures et demie...

— Oh, et puis zut ! Deuxième épreuve : le short, les baskets, et je me jette à l'eau...

À la boue, aurais-je dû dire ! Un test « Cooper » pour commencer. Comme un exorcisme ou une bonne saignée.

Ah ! Expectorer ses humeurs, son apathie, avant de rentrer se remettre en bouche, finir la vaisselle d'hier et prendre sa douche.

— Je m'en vais au parcours à côté du cimetière aux abords de la forêt, c'est à un quart d'heure à pied seulement. J'aurais tant aimé que l'on y aille ensemble.

Enfin... Tu veux que je t'apporte la petite pour sa tétée ? Demandais-je à ma femme en me penchant sur elle la bouteille d'eau à la main.

— Nn !... Dodo ! T'as pas vu l'heure ou quoi ? En plus, un samedi !

C'est vrai que depuis quelques mois de chômage, mon biorythme et le rendement qu'on lui associe n'avaient plus rien de très réglés. L'inaction me fatiguait, me semblait-il. Sur ce, je m'en allai tout guilleret, content de ma volonté sans faille et sans filles. En franchissant le seuil de la porte d'entrée, j'hésitai encore un instant sur le téléphone portable. Le prendre, le laisser ?

Oh ! Finalement, il ne me serait d'aucune utilité et m'entraverait plus qu'autre chose. Par contre, la vaisselle, il fallait la finir dès mon retour, et, si possible, avant l'émergence de ma femme...

— À toute... mes louloutes !

Cela faisait maintenant quatre heures que je courais... En fait, j'avais dû courir vingt-cinq minutes et puis, plus rien. Le vide. Trois heures trente d'absence à en juger l'heure qu'affichait ma montre quand j'en actionnai l'éclairage bleuté ; ma seule et unique source lumineuse

dans ce sous-sol. Trois heures trente de perte de connaissance. Je cherchais à comprendre... J'avais faim, soif et peur. Je me voyais perdu à peut-être plusieurs dizaines de mètres sous terre, tâtonnant dans des couloirs obscurs, essayant de retrouver la stèle d'Immanence, unique espoir de retour vers la surface. D'où je tenais ça d'ailleurs ? Une stèle ? Immanence ? Qu'était cette folie ? Où étais-je ? Que s'était-il passé ? Et comment pouvais-je en conserver un quelconque souvenir ? Je n'avais jamais eu confiance en moi, mais alors là... Non, je n'avais jamais eu confiance. Encore moins ces derniers temps, quand un généraliste m'avait conseillé d'entamer un traitement pour combattre le delirium découlant de mes crises de migraine. On ne pouvait pas se faire confiance dans mon état. On n'envisageait pas de grandes réussites. Si ce n'était un mariage heureux avec une compagne comme le monde n'en fait plus, qui nous avait donné une petite enfant adorable, j'aurais fini par les croire, ces maudits parieurs. Qu'était-ce que cette folie ? Où m'étais-je perdu ? J'imaginai soudain, avec un effroi de moins en moins contenu, ma situation d'enterré vivant, et essayai

d'en repérer dans mon Capharnaüm de mémoire, un zeste d'explication.

Emmuré ? Enterré ? Pourquoi ? Par... quoi ? Tout en réfléchissant, j'avancais dans une sorte de galerie au sol mou, en terre vraisemblablement battue, qui de temps à autre, s'infléchissait.

Au faible halo bleu que diffusait ma montre – *water resistant 100 meters* ! Des fois que... – j'évaluais le diamètre approximatif moyen des galeries à deux mètres dix. Trop coool !! On aurait dit que j'étais descendu sous ma maison et que c'était ma cave à vins... sauf que sous l'effet de quelque vapeur, je ne trouvais ni la lumière, ni les bouteilles, ni encore l'escalier pour remonter... m'amusais-je intérieurement. Il fallait bien ça pour évacuer l'angoisse. Cette dernière revenait au galop à chaque impasse qui se présentait. J'en avais compté dix-sept depuis mon retour à la raison et n'arrivais pas de façon ostensible à me rapprocher de la surface. Rien n'était « carré » dans cette mangrove de souterrains. Me trouver dans une houillère abandonnée depuis un siècle, le tout accommodé à la sauce « Jules Vernes » m'aurait semblé plus plaisant. Et qui plus est, creusée de mains

d'hommes ! Me lançai-je malgré moi. Malgré moi, car cette dernière réflexion me gêna de par sa singularité, se basant sur l'expérience de mon moi étranger. Celui-là même qui s'était octroyé trois heures trente de mon existence peu avant. De là, une gêne entre mes omoplates, me faisant l'effet d'une décharge électrique.

— Où suis-je bon sang ? Où suis-je ? m'exclamai-je.

— Où s'achèvent nos réalités... me répondit un murmure empreint d'équivoque dans la pénombre.

— Quoi ? Comment ? Qui est là ? L'individu se déplaçait et quelque chose de métallique scintillait à une vingtaine de mètres. Un déclic, et le faisceau d'une lampe torche balaya un instant l'endroit. Puis à nouveau, l'obscurité. La chair de poule me gagnait, soit à cause du courant d'air humide, soit à cause du remugle des émanations qu'il charriait, mais certainement pas à cause de l'attitude de celui qui s'approchait. Il m'était apparu un court laps de temps et, par ce qu'il tentait d'éclairer, m'avait semblé un tout petit peu plus au courant que moi de l'histoire, bien que tout autant perdu. Il était à présent tout proche et je m'adressai à lui sans préalable.

— Savez-vous où nous sommes ? Pas de réponse, quand soudain, l'homme apparut, armé de sa lampe torche. Des deux mains, il me sembla, il en orienta le faisceau sur mon visage. Il m'examina un moment avant de rompre le silence.

— Salut, moi c'est Robert, gardien du cimetière. Qu'est-ce que vous faites là ? me lança-t-il. Je vous ai suivi depuis « l'entrée » là-haut, mais j'étais à des années-lumière d'imaginer ce que pouvait receler le caveau des Siran !

J'opinai lentement du chef, écarquillant les yeux afin de lui signifier mon étonnement. Je me présentai et très rapidement, lui fis part de la seule intention que j'avais d'aller courir sur le parcours de santé à côté du cimetière, quand, aussi fou que cela puisse paraître, je me retrouvai là. Soit dit, sous le cimetière.

— En plus, je n'ai même pas de portable !

— Tiens ! Je vois que nous avons déjà un point commun ! me renvoya-t-il en souriant.

— Je vous propose que nous remontions. Lui dis-je. Équipé, je vous retrouverai au niveau du caveau afin de faire le bilan sur tout ça posément.

— Bien sûr ! le père... mais comment sort-on déjà ? Cela fait plus de trois heures que je tourne

là-dessous, et je ne vous trouve – dans une obscurité quasi totale – que maintenant.

– Vous ne m’avez pas suivi depuis le début ?

– J’avais d’abord l’intention d’avertir la police mais vous n’aviez rien d’un pilleur de sépultures, même à cinquante mètres. Je me suis donc approché du caveau afin de vous indiquer un meilleur itinéraire de santé, somptueusement balisé des plus fleuries de mes tombes et qui de surcroît vous aurait directement éconduit vers la sortie. Mais vous aviez disparu en laissant derrière vous, déplacée dans le petit bâtiment mortuaire, la dalle de ce que je pensais être le réceptacle des cendres familiales. Appeler la police, ne pas prévenir ? Pour notre malheur, je le crains, ma curiosité l’a emporté et moins de cinq minutes plus tard, je suis revenu muni d’une lampe. Et là, ô surprise ! Sous le faisceau de ma torche, s’est révélé à la place du fond de structure contenant les urnes, dans un premier temps, un trou... puis, quelques degrés progressant vers un sous-sol aussi lugubre qu’inattendu. Un escalier ! Menant à... diable sait quoi... J’avoue, je me suis un peu surestimé au niveau sens de l’orientation, ou alors... j’ai eu à mon tour votre espèce de crise... de somnambulisme, car très peu de temps

après avoir atteint le bas de l'escalier donnant sur les galeries, et après en avoir franchi quelques dizaines de mètres, malgré toutes les précautions prises pour ne pas m'égarer, j'ai eu droit moi aussi à une espèce de blanc.

Entre le moment où je suis revenu à moi et celui où l'on s'est rencontré, il a dû s'écouler une heure... ça ne vous rappelle pas quelque chose ?

Hum... là ! pensais-je, ça n'est plus du « delirium » mon gars...

— Il semblerait, Robert, que nous fassions tous deux d'excellents cobayes pour une étude appliquée de cas de syncopes aiguës ! lui dis-je alors en plaisantant afin de détendre notre peu d'atmosphère.

Robert, la cinquantaine, un léger strabisme, un air globalement débonnaire, m'apparut avec sa lampe comme l'une des solutions évidentes d'un système d'équations à plusieurs inconnues. L'idée m'était venue très rapidement. L'un d'entre nous resterait là, tandis que l'autre explorerait les galeries à la recherche d'issues, selon un itinéraire décrivant une spirale à partir de notre position actuelle, en revenant sur ses pas régulièrement afin d'établir en le traçant à même le sol, un plan le plus rapprochant possible du

dédale. À l'écoute de mon projet, il se dandinait face à moi tout en éclairant le sol. En acquiesçant rapidement à propos de mon plan, il se proposa dans un premier temps de m'attendre pendant que j'inspectais les alentours ; suite à quoi, on inverserait les rôles.

— Tope là Robert ! J'y go ! Le plan fonctionna bien sur un rayon de trente mètres ; je notai consciencieusement les moindres détails. L'évaluation des courbes, que certains virages à peine tangibles rendaient parfois délicate, fut retranscrite selon une représentation globalement cohérente. Là où les choses se compliquèrent, c'est quand il fallut rendre compte de la topographie sur la carte. Effectivement, le sol pouvait progresser en pentes douces comme en montées à peine perceptibles, ce qui nous acculait, au bout d'un moment, à l'expectative. J'étais revenu sur mes pas jusqu'à Robert en gardant bien à l'esprit l'allure de mes trente derniers mètres quand, au moment d'en tracer l'aspect sur le plan au sol, j'obtins une intersection que je n'avais pas constatée sur le terrain.

— Il y a un problème le père ? demanda Robert accroupi, en se penchant sur le plan.

— Non ! Aucun problème, rien de moins qu'un labyrinthe en trois dimensions ! Et que l'on aura bientôt plus de lumière ! assénai-je. Il faut orienter nos efforts sur les pistes qui évoluent vers la surface. J'en ai déjà recensé une vingtaine en apposant sur le plan une flèche.

— Chaque flèche indique donc une piste « montante » ? s'enquit Robert.

— Exactement, et il va falloir se presser car je ne pense pas que vous ayez prévu des piles de rechange pour notre escapade d'amoureux !

— Je n'ai pas trop le cœur à rire savez-vous... bredouilla-t-il. Ne perdons plus une seconde car personne ne pensera à nous rechercher là avant des heures. À condition bien entendu d'avoir la curiosité morbide de franchir la grille du monument Siran...

— Allez-y cette fois, c'est à votre tour !

Robert gardait sa lampe et moi ma montre. Il revint après avoir exploré la moitié des galeries ascendantes, un peu plus maussade et désemparé. Je tachai de dédramatiser notre situation en lui assurant que quoi qu'il en fût, nous avions « marqué » les divers passages empruntés et qu'ainsi, notre sortie n'était plus qu'une question d'une heure ou deux.

Déseparés ! Oui, c'était bien le cas en vérité, car ce qui nous attendait dépassait de loin n'importe laquelle de nos attentes ; n'importe laquelle de nos craintes également... Je partis à mon tour, confiant quant au dénouement proche de ce « petit » footing.

— Allez Robert ! Plus qu'une dizaine de montées à inspecter, après quoi on passera aux descentes ! lançai-je en pensant encore le distraire. Hélas, cette dernière boutade m'affecta beaucoup plus que prévu de par l'impression simultanée que j'avais de ne pas en être l'auteur... Encore une intervention de cet autre moi, plus ironique qu'avenant celui-là ! me dis-je en partant.

À chaque ascension vers une hypothétique sortie, mon rythme cardiaque aurait pu servir de métronome pour une suite *allegro ma non troppo*. Je me disais : ça y est ! C'est la bonne ! La sortie ! Je vais rentrer à la maison, j'inviterai Robert, lui présenterai ma compagne et notre petite mignonne afin que ça les rassérène. Elle ne pensera plus à je ne sais quoi ; que j'en aime une autre, voire des autres. Sait-on jamais, en cinq heures d'absence ! Puis, on y retournera, équipés. J'inviterai des copains. Des « gothiques » en mal

d'angoisse, en manque de fraîches catacombes, en proie aux ultraviolets, ou au contraire des trop gais, trop « la vie est belle ! », trop « tout le monde il est gentil au fond ! », tellement dangereux en liberté... L'expérience promettait d'être pour le moins cocasse.

— Merde ! Encore une impasse ! Tiens ! C'est quoi ce truc sur la paroi du fond ? Je m'approchai davantage d'une sorte de proéminence cylindrique engorgée dans la terre à un mètre du sol. J'examinai alors la chose et constatai qu'il s'agissait du canon d'une arme à feu. J'en entamai précautionneusement le détournage. Une arme ancienne ! Une relique ! Un trésor ? Je l'avais au bout de dix bonnes minutes partiellement déterrée, mais quelque chose offrait encore de la résistance. Je n'osai rien tenter. Perplexe, je me dis que sans doute, notre salut, notre évacuation, se trouvait derrière ce revolver, car sinon comment serait-il arrivé là ? Mais la peur au ventre de mettre à jour quelques vieilles chairs me taraudait.

— Qu'est-ce qui peut bien retenir ce flingue ? Une carcasse, une momie ? Bon, je jalonne l'endroit et retourne chercher Robert qui doit commencer à trouver le temps long... Revenir sur

mes pas alors qu'il restait encore six issues possibles ? On verrait ça après. Robert devait dorénavant s'inquiéter. Quelques instants plus tard, je le retrouvai. Il sembla revivre à l'écoute de ma découverte. Galvanisé par la perspective d'une lutte d'envergure possible. Sans doute éprouvante, certes, mais à la mesure d'un homme comme lui.

— Après tout, me dit-il, toutes les bêtes ont déjà dû faire leur boulot et ce, depuis belle lurette. Si le pistolet est aussi ancien que ce que vous m'en avez décrit, il ne doit rien rester de son proprio.

— On se concentre sur la sortie et on creuse ! me commanda-t-il, se redressant d'un seul coup comme mût par une énergie nouvelle. Je lui emboîtai le pas, direction l'air libre. En parlant d'air libre, il me sembla alors fort étrange de ne pas avoir remarqué, jusqu'ici, de puits d'aération, d'autant que l'on pouvait par moment percevoir un léger courant d'air, plutôt vicié il est vrai. Arrivés sur les lieux, face à cette nouvelle épreuve, Robert m'apparut du coup moins sûr de lui. On se mit à l'œuvre tant bien que mal, et le canon du pistolet, une fois exposé à la lumière désormais fébrile de nos moyens, s'annonça

selon Robert comme une arme de guerre, un Webley 9 mm, et toujours selon lui, ayant officié lors de la « Grande Guerre » de 14-18. Il ne m'étonna qu'à moitié en m'avouant s'être passionné, à une époque de sa vie, pour les armes de guerres. Son comportement primesautier, lui, en revanche, me surprit.

— J'veais t'sortir de là mon gars ! lâcha-t-il en s'arc-boutant sur le mur de terre. Les deux mains collées au canon. Il ne fallut fournir guère plus d'effort pour que la paroi ne libère ses prisonniers, nous livrant dans un éboulis, pêle-mêle, revolver, amas de tissus souillés de matière organique, de terre et de cheveux mêlés, une chaîne en or, une cassette en métal, une pelle, un fanal à pétrole d'époque et divers objets d'un fatras enrobés dans une gangue de terre. Sur le coup, j'eus comme la vague impression nauséuse de partir à la renverse. Robert quant à lui était lancé. Il s'était emparé de la pelle et tentait de déblayer plus avant la partie effondrée.

— « Magali, Magali, Oh ! Magali, Magali, Ah ! » l'entendis-je tout à coup interpréter à tue-tête, le corps entièrement engagé dans l'ancienne alcôve du soldat enseveli. Pour ma part,

j'observais un silence contrit au-dessus des restes de ce dernier.

Tandis que Robert, devenu incontrôlable, creusait tel un dément à grands coups de pelle, l'hypothèse d'une évasion à cet endroit s'estompait de mon esprit. Je ne savais pourquoi, mais quelque chose me disait que cela n'avait pas été la principale source de préoccupation de ce tirailleur. D'ailleurs, en y observant de plus près, il était équipé bizarrement. Un pistolet à la place de l'habituel fusil à baïonnette. Une tunique sombre en guise d'uniforme, et surtout, ce qui mettait le plus mal à l'aise, c'était l'absence de ses restes hormis quelques cheveux blancs. Pas de crâne ni d'ossements, uniquement les cheveux blancs. Je remarquai la cassette et la chaîne en or. Sur la chaîne était inscrit : « Hélène et Michel Lebordier pour la vie 10/07/1913. » C'était apparemment leur date de mariage. Je rangeai sans y penser le bijou dans mon unique poche de short avant de m'occuper de la cassette.

Robert ne chantait plus. Je l'entendais, entre deux coups de pelle, maugréer des injures, ricaner nerveusement, déployant tous les symptômes du syndrome de Gilles de la Tourette. Dès lors, notre situation me sembla fort

compromise. Et si le monsieur à la pelle pétait les plombs ?! D'instinct, je ramenai du pied jusqu'à moi le Webley. Cran de sécurité ou pas sur ce machin ? On aviserait si par malheur la tempête en venait à se déchaîner, me dis-je.

En ouvrant la cassette du mystérieux Michel Lebordier, je savais qu'on trouverait consigné au moins un début d'explication à tout ce qui s'était passé ici-bas, or jamais je n'aurai dû en lire le contenu à ce moment. Ce qui s'ensuivit devait m'enjoindre à mettre, non plus un pied dans la tombe, mais à m'y ensevelir pour de bon ! En ouvrant la cassette, je trouvai le journal de Michel Lebordier ; un petit carnet en fait. L'écriture y était agréable, dans le style caractéristique de ce qui se faisait alors, malgré la guerre, que l'on ne prévoyait sans doute pas, les premiers temps, si longue et meurtrière. Cette fine écriture au grand maintien, offrait ambages, pleins et déliés, délicats et harmonieux. L'auteur y relatait ses débuts au sein d'un bataillon de fantassins. Une description de ses faits d'arme quotidiens montrait qu'il avait été relativement épargné de toutes les horreurs du front et des tranchées. Son activité s'avérait être celle d'un cryptographe. Elle consistait à décoder les

communications de l'ennemi une fois interceptées. Plus loin dans son carnet, après en avoir sauté quelques pages, l'écriture changeait. Plus nerveuse, les ambages comme des coups de poignards, les courbes des lettres inachevées, il devait y avoir eu du grabuge pensais-je, sans en lire le contenu. Puis subitement, me sautèrent aux yeux, les mots d'une phrase au sens totalement incongru : « ... j'ai vu quelque chose d'étrange ce matin en me rendant au cimetière afin de me recueillir sur les sépultures de mes compagnons morts au combat. La pierre tombale de mon ami Jean, Jean Michalin, décédé avant-hier, avait, pour ainsi dire, été soufflée ! et à sa place, un trou gigantesque, que dis-je un trou, on eut dit un puits. J'ai pensé au début à un obus, mais en y regardant de plus près, il n'y avait trace d'aucune explosion, ni d'aucun débris. Je pense aller inspecter ça demain à l'aube... »

Comme pris soudain de frénésie, je tournai les pages à la recherche d'un avant et d'un après. Quelques pages en amont, son témoignage évoquait le chaos et l'incompréhension face au carnage. « ... Nous surnageons dans un océan de boue et de sang. Dieu, que les visions

moyenâgeuses de l'enfer m'apparaissent candides à côté ! Je n'ai rien mangé depuis deux jours, quant à l'eau que l'on nous amène, elle semble provenir de quelque mare croupie. C'est à peine si les sangsues et les vers ne s'y baignent ! Les rats, eux, se régalent ! Je n'arrive plus à les maintenir en respect. L'humanité se trompe, c'est contre eux qu'il aurait fallu se battre !... »

À ses descriptions se mêlaient chaque fois un peu plus d'élucubrations hallucinées. La folie semblait le gagner, un peu comme... Reportant alors lentement mon regard sur Robert, je vis que quelque chose n'allait plus. Il s'était interrompu dans son élan de forcené. Tout en m'observant depuis la pénombre de l'alcôve, il s'infligeait par rotation rapide du manche, des petits coups secs du fer de sa pelle. Ses mollets dès lors me parurent meurtris, moins cependant que son mental.

— Robert voyons ! Ne faites pas ça ! préférerais tout en tentant de l'intimider. Sa réaction fut si violente que j'en félicitai les cinq mètres qui nous séparaient, et plus encore la proximité du Webley. Il s'extirpa de son antre, le regard fou en brandissant la pelle dans ma direction.

— Je vais te tuer connard ! On va crever à cause de toi, mais tu ne l'emporteras pas au paradis ! Je m'accroupis tout doucement sans le quitter des yeux, tout en palpant du bout des doigts le vieux pistolet. D'un seul coup, empoignant des deux mains sa pelle, il se rua sur moi criant :

— Ah ! Tu voulais me bluffer ! Tu voulais t'enrichir sur mon dos en te remplissant les pognes et les poches salopard ! Et puis, qui viendra nous chercher ici, hein ? Qui viendra te chercher ? Ah ! Ah !

Du bout des doigts, l'arme se nicha dans mon poing, le doigt sur la gâchette, le coup partit sans même que j'anticipasse quoi que ce fût. Robert fut tué sur le coup. Une balle en pleine tête. Je ne le voulais pas ! Je ne voulais que le tenir en respect ! Sans doute avais-je présumé de la vétusté de l'arme. J'ignorais qu'après plus de quatre-vingt-dix ans passés sous terre, elle pouvait encore tuer. J'éprouvais toute l'angoisse du criminel malgré lui. Malgré lui en effet, car c'était encore lui, et non moi qui avait tiré.

Il me vint alors le sentiment étrange qu'il n'était pas un, mais plusieurs à influencer sur mon comportement, en me téléguidant. Depuis le

commencement, il me semblait être « habité » par deux factions. L'une ne voulait pas que je reste là, l'autre si.

Sur ce, j'eus brusquement l'indicible impression de me trouver sur le parcours de quelque chose ; moi, alerté par l'une de ces factions ; la chose, elle, par la détonation. Et ce n'était pas la police... Quelque chose arrivait par ici comme on s'en va aux cerises ou à la chasse aux papillons ! Le carnet de Michel Lebordier dans ma poche, la lampe de Robert dans une main, le Webley dans l'autre, je pris rapidement la décision de fuir, laissant en l'état le théâtre des derniers événements. Il restait six possibilités de fuite par le haut. Je me retrouvai huit minutes plus tard au fond de la troisième, qui, pour l'occasion, offrait une double cavale possible. Un puits sans fond vers les ténèbres des profondeurs, ou une cheminée creusée selon une stricte verticale, me rapprochant de la surface. La circonférence de celle-ci semblait s'étioler en affleurant le sommet, d'autant que je pouvais le subodorer.

Cet aven m'évoquait une espèce de fontis de carrière souterraine. Aucune trace concrète de liberté d'ailleurs. Aucun courant d'air. Je me

remémorais la recommandation de la « faction » – que je nommerai dorénavant « faction alliée » – de mes premiers instants raisonnables. Elle m'avait conseillé clairement d'atteindre une certaine « stèle d'Immanence » si je souhaitais m'en sortir. C'était le seul moyen de regagner l'air libre.

Je baladais à présent la torche de Robert juste au-dessus de ma tête sans réelle conviction. Il y avait bien quelques prises et il faudrait prendre appuis en usant de ses quatre membres, aussi m'exécutai-je. L'escalade s'effectua sans trop d'éraflures ni de difficultés majeures, ou toutefoits moins qu'il n'en paru dans mon approche à la lampe. Je l'avais posée d'ailleurs sur le sol, le faisceau orienté à la verticale dans l'axe de mon ascension.

J'y parvenais de mieux en mieux puisque le conduit, se rétrécissant, offrait la possibilité d'un maintien en équilibre avec les pieds prenant prise sur des points diamétralement opposés. Hélas, ce précieux équilibre, je le perdis quand ma main entra en contact avec une sorte de champignon visqueux. Je ne devais plus alors être très loin de la solution car, dans la seconde précédant ma

chute, je crus distinguer comme un filet ténu de lumière.

Quelques hématomes et écorchures furent le fructueux bilan de cette tentative. Également, fourmis et picotements sur les membres, ne me permettant pas dans l'immédiat ni de réitérer l'expérience, ni même de tenir debout. C'est précisément le moment que choisit mon, ou ma nouvel(le) hôte pour venir cueillir son papillon blessé ! Les factions en canon dans mon crâne l'avaient nommé : Immanence. Par chance, les axes du puits et de la cheminée étaient décalés. Le puits ponctuant l'impasse à deux mètres de mon point de chute. La lampe, pratiquement déchargée, et le pistolet braqué un moment dans le sens opposé, voilà ce que je vis et qui m'ôta radicalement les fourmis dans les jambes : à environ vingt mètres en contrebas de la galerie, s'était formé comme une gigantesque gélatine ondoyante, mordorée, occupant le cylindre de l'artère comme un ver dans sa maison. L'ensemble me semblait à la fois inerte et en mouvement. Le son qui me parvenait évoquait une caresse, le glissement de la main sur un bois patiné. Un sentiment inextinguible de langueur lascive m'envahissait, s'emparant peu à peu de

mon ressenti. La frayeur et le malaise comme aspirés dans une bulle évanescence.

J'en étais presque à me pâmer telle la Belle au bois dormant, lorsqu'un appel affolé m'exhortant de fuir m'arracha à la torpeur. « Fuis ! Il n'y a qu'une issue, le puits devant toi ! ». Un autre appel presque simultané, tout indigné du précédent, m'enjoignait de rester, me signifiant que j'allais aux devants d'une expérience mirifique.

Les appels des deux factions se répétaient, de plus en plus frénétiques et insistants. Entre temps, la gélatineuse Immanence gagnait du terrain. Son allure protéiforme ne présageait rien du prince charmant sur son blanc destrier... La seconde suivante, j'optai pour les ténèbres du puits, abandonnant résigné une éventuelle échappée par la cheminée. J'avais constaté peu avant, en me penchant, la présence du même type de champignon (une sorte de galle) que celui responsable de ma chute. Il formait comme un tapis continu se perdant dans la courbure de la descente, qui bien que très raide, aurait volontiers rappelé un couloir pour bobsleigh. Un dernier regard sur Immanence me fit prendre conscience de l'une de ses étranges facultés. La

chose, comme une sorte de « barbe à papa », s'effilochait, tout en se scindant. L'une de ses extrémités rebroussant chemin quand l'autre se rapprochait. La peur au ventre, abandonnant la lampe de Robert, je chus et ce fut la glissade. Cette dernière fut un régal tant que la viscosité de la galle me le permit, me donnant l'impression, pendant un temps, de dévaler sur une luge. La surprise venait également de ce que cette même galle possédait la propriété de s'illuminer par le frottement (sans doute par excitation de particules électrostatiques) me donnant jusqu'à l'impression de prendre feu.

La partie de glisse se transforma très vite en roulés-boulés, agrémentés de rebonds douloureux, cependant amortis par le molleton de galle récolté. Grâce à ma traîne luminescente, je bénéficiais d'un éclairage plus intense que ce à quoi je m'étais habitué jusqu'alors. Ainsi, certaines des galeries des niveaux inférieurs que nous devons explorer avec Robert s'embranchaient au puits. Au bout d'un moment, ce dernier suivait une pente à quarante cinq degrés. Tout cela m'obligeait à modérer quelque peu mon allure en jouant des mains et des pieds

afin, entre autre, de mieux négocier les intersections.

La galerie s'était, au fil de ma dégringolade, muée en section carrée. Et puis, encore un peu plus profondément, sur la fin du circuit, le revêtement de marne se changeait en dalles de schiste, et de nouveau, je glissais, cette fois, courant pratiquement entre des arcades de pierre.

Mon escapade continua sous une suite de voûtes en berceau qui finirent par se succéder plus lentement, augurant un atterrissage plus clément que le précédent.

À la phosphorescence de la galle dont mon corps s'habillait, la dernière voûte présentait, sur une pente légère, quatre arcs doubleaux et arête en plein cintre. C'était un carrefour, et je sentais la proximité de la stèle tant convoitée.

J'étais parvenu en bout de course, le corps tuméfié et meurtri mais cependant confiant. J'essayai divers étirements avant de me lever. Oh ! J'avais bien une ou deux côtes qui me torturaient en plus de la cheville droite mais il fallait tenir bon, revenir à la maison où j'avais laissé un peu de vaisselle avant de partir... et où l'on devait se faire un sang d'encre. La première

chose qui me frappa, au premier regard circulaire, fut la présence de trois autres voûtes d'arêtes en plein cintre. Les quatre étaient disposées selon un plan en croix, dont l'épicentre se perdait au fond d'un gouffre sépulcral.

Ainsi, c'était à quelques mètres de ce gouffre qu'avait dû s'achever ma folle course !

En regardant face à moi à l'horizontale, je remarquai l'extrémité d'une rampe ouvragée dans un métal rare s'enfonçant depuis un promontoire dans l'abîme. « Padirac n'a plus qu'à bien se tenir ! » me dis-je alors, songeur. Il s'agissait de la rampe hélicoïdale d'un escalier dont la multitude de marches se perdait dans les tréfonds du précipice. Les marches avaient été creusées dans la roche, et l'hélice de cette œuvre de titan offrait une perspective vertigineuse. Cependant, ce spectacle, bien qu'incroyable, ne se nimbait par pour autant d'un caractère immaculé. L'inédit s'éclipsait graduellement par la résurgence d'impressions étranges. Je connaissais déjà l'endroit, je savais par exemple que la stèle d'Immanence se trouvait à plusieurs dizaines de mètres au-dessus du précipice. Elle jouait le rôle, entre autre, de clef de voûte de la coupole qui le surplombait.

Soudain, à nouveau un appel, plus intense que jamais, m'exhorta de prendre au plus vite sur l'ouverture latérale gauche de la voûte. J'obtempérai, devinant je ne sais pourquoi, qu'il s'agissait de la faction qui œuvrait pour mon salut. Je me trouvais une fois l'arcade franchie, dans une baume, offrant deux nouvelles alternatives, poursuivre ma circonvolution autour du gouffre, de grottes en voûtes, ou tenter ma chance par une ouverture sur le mur opposé au précipice.

— Fonce ! m'intima la faction du salut. Et j'obéis, courant derechef, malgré la douleur. C'était, cette fois, un itinéraire totalement linéaire sans élévation, sans déclivité qui me parut interminable. Je remarquai après quelques centaines de mètres la présence subite d'espèces vivantes, dont des arthropodes, des vers, des salamandres, quelques types d'insectes du sous-sol. Toutes s'orientant vers ce que je fuyais, comme attirées par les profondeurs. Cela me parut alors très insolite d'autant qu'une centaine de mètres plus loin, toute trace de vie disparaissait et ce, jusqu'à mon retour à la lumière du jour.

J'allais comprendre ce qu'avait été mon absence du début. La faction des télépathes alliés s'expliqua dès lors que nous fûmes suffisamment distant d'Immanence. Ces êtres m'avaient communiqué, depuis le commencement, leur position dans les profondeurs. Il fallait, pour une raison d'une importance incommensurable, que je les rejoigne. Ils ne s'épandaient pas davantage sur le sujet. Ils tentèrent donc par hypnose au début, de nous téléguides Robert et moi. Ce qui échoua car Immanence – en réalité, l'autre influence – interféra, nous attirant le plus possible à elle. De là s'ensuivit une lutte télépathique. Lutte dont nous étions l'enjeu. La faction aux prises avec Immanence se constituait de quelques individus : « les proscrits de Siræ ». Ils m'attendaient à un endroit qu'ils nommaient « Qazrie de Tantale », situé logiquement au fond de l'abîme d'Immanence. Ils m'avaient depuis quelques jours « choisi » (ce qui expliquait mes hallucinations nocturnes) et avaient attendu que j'entre d'une façon comme une autre dans leur champ d'action. Ils avaient alors profité de l'éloignement provisoire d'Immanence – occupée à trouver quelque obscure pitance – de sa stèle, pour m'y conduire. Et ainsi, je devais m'engager

dans la descente du monumental escalier circonscrit au gouffre, et ce, jusqu'à notre rencontre. Hélas, le monstrueux prédateur était revenu plus tôt que prévu, et il fallut faire diversion en nous entraînant, Robert et moi, dans les hauteurs du labyrinthe de galeries. De là, mes guides perdirent tout contact et contrôle par l'interposition du monstre, et je repris possession de mes esprits.

Il y eut alors, peu après, la rencontre avec Robert et puis tout ce qui en découla.

Je marchai encore vingt minutes quand un halo diffus de lumière naturelle me prévint de la proximité de quelque anfractuosité depuis laquelle me parvenait un courant d'air neuf. Le couloir s'étiolait peu à peu en entonnoir. Il me fallut ramper pour finir, et ce, jusqu'à un orifice dérisoire estampillé « unique espoir d'évasion », pour les rats en tout cas ! Par une singulière coïncidence, l'un d'eux venait de pointer son museau, pour rebrousser chemin me voyant avancer. Cela donnait-il sur les égouts ? Oui, effectivement, en m'approchant davantage, j'observai de ma position les rassurantes dalles des « banquettes » bordant le radier d'époque

d'un intérieur coquet de collecteur d'égout en pierres de taille.

À l'aide du canon du Webley, j'entrepris de creuser et d'agrandir le passage. Un ultime appel de mes amis télépathes m'avertit de l'approche d'Immanence, ils m'apprirent par ailleurs que son métabolisme ne supportait pas la lumière. La terre était humide à cet endroit, l'ouvrage avançait ; je projetais la terre dans les égouts, troublant volontairement la relative quiétude de ses habitants. Je parvins finalement à mes fins et m'extirpant de tout mon être du dédale, les coudes en sang, franchis le passage. Un coup d'œil par devers, vers les ténèbres, je ressentis sa colère, celle du chasseur voyant s'enfuir impuissant le gibier. Me détournant en tressaillant, je m'éloignai. Ce collecteur d'égouts était, me sembla-t-il, abandonné depuis des siècles. En témoignaient les moisissures en tout genre, les parois éventrées par des racines, ainsi que l'assèchement de son lit d'eaux usées.

Toujours vers la lumière, il y eu alors un coude à angle droit qui donnait sur une sorte de déambulatoire attenant à un mur en pierres de taille, parsemé ça et là de meurtrières.

En me postant derrière l'une d'entre elles, je mis, malgré sa faible intensité, d'intenables secondes à m'accoutumer au jour. Cela donnait sur un parc que finalement, je finis par reconnaître. Je me trouvais derrière l'un des murs de soutènement qui tentaient de contenir les énormes racines des arbres de la forêt qui l'entourait.

Une perspective m'offrait la vue d'un plan d'eau familier. Des gens flânaient, d'autres courraient derrière un chien, un cerf-volant ou un jouet radiocommandé, d'autres encore couraient pour de rien, pour la forme, et parmi eux, le copain auquel j'avais pensé ce matin. Sacré Muni ! Si seulement il savait... En longeant le corridor, je me remémorais, pour avoir observé le mur depuis le parc, qu'une porte y donnait accès à cent pas de ma position. Couloir relatif à la maintenance des fortifications, certainement emprunté suite à la dernière tempête qui a ôté la moitié de ses arbres au parc. Je commençais d'ailleurs à croiser du matériel entreposé ça et là. Du bois, beaucoup, et encore du bois... et puis la porte d'accès au parc.

Éreinté, abruti et sanguinolent, je fus cependant pris d'une étrange retenue au moment

d'actionner la poignée. Quel sens donner à ce que je venais de vivre ? En parler ? Ne pas le faire ? Et si oui, auprès de qui ? Qui comprendrait ? Et puis Robert ? Si quelqu'un me voyait sortir d'ici, ne pourrait-il pas se créer dans les esprits un lien entre sa disparition, mon état, et ma présence à cet endroit ? Je devais dissimuler l'arme trouvée et sa lampe, attendre la fermeture du parc et l'éventuelle ronde des gardiens pour sortir de ma cachette en forçant cette porte, et rentrer.

Aussi s'achevait le jour et au bout de deux heures, les gardiens bouclèrent le parc ; la porte étant verrouillée, je décidais d'en fendre, à l'aide de l'un des outils de coupe entreposés dans un coin du corridor, le plus discrètement possible, le bois vermoulu. Deux heures plus tard, à petites foulées dans la pénombre du parc, j'atteignais un endroit franchissable de la haute grille de fer forgé. Je laissais derrière moi le Webley et la lampe, dissimulés sous une souche à la lisière du parc.

— ... Mes louloutes ?! Coucou ?! Eh bien mes chéries... Je n'avais jamais autant couru de ma vie !

(...)

www.bruitblanc.fr